

---

M A N U S C R I T

---

***ICI, CE N'EST PAS UN ENDROIT  
POUR MOURIR***

**d'Albert Boronat**

**traduit de l'espagnol par Marion Cousin**

**cote : ESP21D1250**

**année d'écriture de la pièce : 2013  
année de traduction de la pièce : 2021**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».**

*À mes parents, qui ont tout donné pour que je puisse essayer d'être un jour  
l'homme que je rêvais d'être.*

## **Personnages**

Le Garçon

La Mère

Le Voisin

Le Père

Le Frère

Le Commerçant

*Les différentes marges du texte correspondent à différents degrés de conscience et à différentes temporalités narratives.*

*Les points de suspension indiquent les silences proposés par le texte.*

LE GARÇON. – Je regarde Buster étendu à mes pieds et je ne peux m'empêcher d'entendre la voix de mon père déclarant qu'ici, ce n'est pas un endroit pour mourir. Même pour un chien. Buster est étendu sur le bitume, près du fossé. Sa chair est déchirée et une masse répugnante de viscères et de sang séché sort de ce trou énorme. En réalité, c'est déjà trop grand pour être un trou, il n'y a plus de trou. Maintenant, Buster, c'est ça : cet informe tas de viscères puants et couverts de poussière, de sang et de mouches. Ce qu'il y avait avant, ce que Buster était avant, ce n'est plus Buster, ce sont les restes pitoyables de son pelage, de sa gueule, de son dos, de sa queue... Les pattes et la tête sont un peu plus épargnées. C'est comme ça que je l'ai reconnu. Ici, ce n'est pas un endroit pour mourir. Il y a une première grande flaque de sang qui sèche sur le bitume, à trois mètres de là environ, et elle se prolonge en une trace discontinue jusqu'ici, à mes pieds, à l'endroit jusqu'où il a réussi à se traîner après le choc. Ça fait déjà un bon moment que je suis là et, à vrai dire, j'ai vu passer très peu de voitures. C'est vraiment pas de chance... J'aimerais savoir qui a fait ça. J'aimerais savoir à quelle heure c'est arrivé, quel était le modèle de la voiture qui l'a renversé... si le conducteur s'en est seulement aperçu... C'était peut-être un camion, un semi-remorque. Je crois qu'avec un semi-remorque on peut renverser un chien sans rien sentir. Je suis pas sûr, mais c'est possible. J'aimerais savoir si c'est quelqu'un que je connais, quelqu'un d'ici qui aurait immédiatement pu faire le lien entre le chien qu'il venait de percuter et ce chien de la photo noir et blanc sur les affiches dont j'ai tapissé tout le village. Je me demande si cette personne s'est arrêtée avant de poursuivre son chemin, si elle s'est donné le temps de réfléchir. Je me demande si elle est descendue de voiture pour vérifier s'il était encore en vie et si elle a reconnu le chien des photocopies sur les poteaux et les vitrines et si elle a pensé à moi. Et à comment j'allais me sentir en apprenant ça. Je me demande si c'est quelqu'un qui m'apprécie, ou même si c'est un ami. Et j'aimerais savoir s'il est remonté dans sa voiture et s'il a vite déguerpi, ou s'il est resté pour le voir peu à peu cesser de respirer, plus par charité d'ailleurs que par un quelconque goût macabre. Puis... ce trajet, tournant désormais le dos à l'animal, en direction de la voiture, pour s'accroupir devant le pare-choc et constater les dommages sur la carrosserie et les éventuelles traces de sang, parcours accompagné d'un calcul mental très rapide, sans doute aussi bref que

le dernier souffle de Buster, de combien ça coûterait de faire réparer cette petite bosse et de si l'assurance allait prendre ça en charge. J'aimerais savoir ce qu'il a pensé de ce moment, étrange, à cheval entre la tristesse et la colère, en se rasseyant au volant, en soupirant, en attachant sa ceinture et en adressant un dernier regard au chien, dans le rétroviseur cette fois, comme pour s'arracher lentement à cet état inconfortable. Un dernier regard dans le petit miroir comme pour se confirmer que la réalité, désormais, c'était ça. Que le corps était toujours là, tout comme les autres éléments dans le tableau. Un dernier coup d'œil à cette situation immobile... et un dernier soupir... un regard dans le vide... un petit « non » de la tête, presque imperceptible... et la décision finale, soudaine et douce, de tourner la clef dans le contact, comme pour se libérer d'une chaîne très fine, une chaîne de papier... Toute une petite orchestration, un petit dispositif de gestes minuscules, de minuscules gestes émotifs n'exprimant rien d'autre que cette évidence : ici, ce n'est pas un endroit pour mourir.

Mais cette voiture est partie et ici, maintenant, il n'y a plus que moi et mon chien mort. C'est une situation de merde. Rien d'intime, rien de sublime, ni même d'aussi tendre que je le voudrais. On ne se sent jamais aussi seul qu'accompagné d'un truc mort. La compagnie d'un truc mort n'est pas une compagnie mais, bien au contraire, le rappel d'une solitude. Je vais donc aller tout de suite à la quincaillerie. Je vais aller à la quincaillerie acheter un rouleau de plastique et je reviendrai pour envelopper le corps de Buster, je ne veux pas le laisser ici, dans un endroit si peu approprié. Je le mettrai dans le coffre enveloppé dans du plastique blanc, bien épais et bien costaud, tout aussi inapproprié en réalité, comme tous les plastiques blancs qu'on utilise dans ces cas-là, et je l'enterrerai. Je creuserai un trou dans le terrain derrière la maison. Les gens y jettent leurs ordures, c'est un endroit horrible, mais au moins il y a de la terre et ça n'est pas impertinent comme le bitume, qui est une insulte permanente. Je l'enterrerai dans le terrain derrière la maison parce que si je faisais ça dans le jardin, ma mère aurait une attaque. Elle ne pourrait pas le supporter. Parce que ça l'obligerait encore à regarder le laurier, et qu'elle fait beaucoup d'efforts pour l'éviter. Et creuser la tombe de Buster loin du laurier, ça serait bizarre. Ça serait vraiment bizarre. Je vais aller à la quincaillerie. Et il me

faut du plastique bien costaud et bien dur, et grand. Et qui supporte l'humidité.

LE COMMERÇANT. – Mais c'est un rouleau de plastique qu'il te faut ou une bâche ? Parce que c'est très différent. Ça serait pas plutôt une bâche que tu veux ?

LE GARÇON. – Eh bien...

LE COMMERÇANT. – Voyons voir, c'est pour quoi faire ?

LE GARÇON. – La phrase élémentaire, devenue axiome vital à force de répétitions, de tout quincailler. Aller à la quincaillerie implique toujours de soumettre ta virilité à examen. Évaluation continue. Parce que, dans le monde, les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui savent quoi demander dans une quincaillerie et comment le demander, et ceux qui ne savent pas. Et le « Voyons voir, c'est pour quoi faire ? » est un joker, la sublimation sous l'aspect civilisé de la sollicitude de ce qui, dans un temps ancestral, aurait pris la forme d'une bonne raclée administrée par les membres d'un groupe de mâles alpha.

C'est pour enterrer un chien.

LE COMMERÇANT. – Eh bé... Ton chien ?

LE GARÇON. – Oui. Mon chien.

LE COMMERÇANT. – Celui des affiches ?

LE GARÇON. – Oui, celui des affiches.

LE COMMERÇANT. – Eh bé. Et... qu'est-ce qui... ?

LE GARÇON. – Il s'est fait renverser par une voiture sur la nationale.

LE COMMERÇANT. – Le pauvre... Enfin, ça coupera court aux

questions, dans le village. C'est ta voiture là-bas ? Il est dedans ?

LE GARÇON. – C'est la voiture de mon frère. Le chien est au bord de la route.

LE COMMERÇANT. – Quel dommage qu'il n'ait pas pu venir à l'enterrement de ton père, pas vrai ?

LE GARÇON. – Qui ça ?

LE COMMERÇANT. – Ton frère, voyons, ton frère.

LE GARÇON. – Mon frère est en Australie.

LE COMMERÇANT. – Je sais bien. Mais c'est triste quand même, pas vrai ? Sûr que lui, il aurait aimé pouvoir être là.

LE GARÇON. – Mais il est en Australie.

LE COMMERÇANT. – Bien sûr, bien sûr... Et comment ça va ? Il va bien au moins ? Sûr que oui. Même si les boulettes de ta mère doivent bien lui manquer, quelle merveille ! Tu la veux de quelle couleur ? Tu sais qu'y a pas longtemps, j'ai pensé à lui, ton frère, et je me suis dit ça ?

LE GARÇON. – Tu as quoi ?

LE COMMERÇANT. – Regarde, il y a du bleu... du blanc... du noir... j'ai pensé à ton frère et à ce qui est arrivé à ton père parce que... du vert... j'ai vu à la télé... et je crois que...

LE GARÇON. – Blanc.

LE COMMERÇANT. – ... je dois en avoir une rouge quelque part par

là...

LE GARÇON. – Blanc.

LE COMMERÇANT. – J'ai vu un reportage sur les aborigènes d'Australie... Blanc, non ? De toute façon, pour enterrer un chien, hein ? Et j'ai pensé à lui, à ton frère, et je me suis demandé comment il vivait la mort de ton père, là-bas, tout seul, parce que dans le reportage, là, tu sais ? Ils montraient les rites funéraires des aborigènes d'Australie, et même si ton frère n'est pas un aborigène, ça je sais bien, qu'évidemment ton frère n'est pas un aborigène... eh bien, donc... j'ai pensé à ça. Drôle de hasard. J'ai pensé à ton frère et à ton père, et à ce rite aborigène qui... bon, on vit pas la mort pareil selon les endroits, tu sais bien, et comme lui, maintenant, il est plutôt à cheval entre deux endroits... Tu sais que les aborigènes, là, ils souffrent tellement quand un être cher meurt, qu'ils s'embrochent toute la peau des bras avec des baguettes de bois ? Des baguettes de bois, de bambou... mais des baguettes grandes comme ça, hein, partout sur les bras, et ils pleurent et ils pissent le sang. Apparemment, pour eux, la souffrance morale est tellement forte, morale hein, ça c'est ce qui m'a le plus étonné. La souffrance morale. Comme s'ils considéraient qu'ils ont leur part de culpabilité dans le décès... ils s'en tiennent pour responsables. Eh ben dis donc ! La souffrance morale est tellement forte qu'il faut qu'ils ressentent de la douleur physique, qu'ils tutoient presque la mort. Et c'est comme ça qu'ils expient la faute. Imagine, et c'est tout le village qui fait ça... Si t'es un aborigène d'Australie, vaut mieux pour toi que personne ne meure. Et si c'est ta femme qui meurt, par exemple, bonjour les emmerdes, parce qu'en plus, tu dois aller tout seul dans la forêt avec une lance, creuser un trou bien profond, te mettre dedans, te planter la lance jusqu'à l'os, rester toute la nuit debout et passer deux jours sans boire et sans manger. Purée ! Si t'es un aborigène d'Australie et que ta femme meurt, t'as intérêt à cacher le cadavre et que personne ne l'apprenne, parce que, si t'es de là-bas, si t'es un aborigène



d'Australie, tu sais que le rite funéraire est complètement exagéré, une vraie saloperie. C'est ça ce que j'ai vu dans ce reportage, des pauvres gens qui vivent au beau milieu d'une vraie saloperie.

LE GARÇON. – C'est pour ça que tu as pensé à mon frère...

LE COMMERÇANT. – Oui, parce que ça se passait en Australie.

...

LE GARÇON. – C'est ça oui... Je voudrais une bâche blanche pour enterrer mon chien.

LE COMMERÇANT. – Je vais te chercher ça.

LE GARÇON. – Pièces de métal, outils, lames, clous... Je resterai là, au beau milieu de cette débauche d'objets, un véritable arsenal viril. Une armée d'objets potentiellement blessants. Des scies, des tenailles, des haches, des brides, des disquieuses, des chaînes, des clous... tous magnifiques. Dans leur emballage attractif et savamment étudié, ils ont cet aspect miraculeux, comme si rien qu'en les achetant, sans même les déballer, ils étaient la solution à tes problèmes. Parce que les déballer, c'est mettre en pièces le beau vernis que leur confère la société de consommation, c'est les rendre à leur état naturel d'armes, d'objets bruts, c'est rendre flagrante leur qualité première, cette capacité d'infliger la douleur. Et le monde a été bâti grâce à ce genre de choses, grâce à ces outils, grâce à ces machines, excroissances auxquelles l'homme confie une grande part de son besoin de frapper et de démolir, de forcer une forme à changer, les meilleurs alliés de son irrémédiable obstination à s'imposer au monde. De grandes machines et des outils robustes... Ça semble évident, mais ça ne l'est pas. Un gros marteau, un moteur puissant, une scie étincelante et très très aiguisée... des pneus géants... Je penserai à Buster et je ne pourrai les voir autrement que comme des grands réservoirs de douleur... L'affirmation du danger... La seule façon que nous ayons trouvée de transformer la violence pure en pure fonction sans qu'elle soit jugée. Et c'est ainsi que va la vie des

hommes, mais aussi celle de leurs chiens. Ils déambulent comme ils peuvent, occupés maladroitement à esquiver le danger que représente pour eux le simple fait de vivre dans des bâtiments, de circuler sur des routes, de marcher dans des rues, de traverser des ponts, de recycler des déchets, de prendre des avions, de labourer les champs, de trouver du bois, de remplir des étagères, de construire, construire, peu importe quoi... le danger que cela représente pour eux d'être enfermés dans un monde construit par et pour tous ces objets abritant essentiellement de la douleur en puissance. Combien faut-il avoir peur pour en arriver à vivre ainsi, me dirai-je.

LE COMMERÇANT. – Tiens, voilà ta bâche... Et, tu sais ? C'est curieux... j'étais là dans la réserve à chercher ta bâche et... elles sont un peu en hauteur, tu sais ? Les étagères sont hautes dans la réserve. Et je suis monté sur l'escabeau pour attraper la bâche et, à l'instant où je tendais les bras pour la prendre, j'ai eu le souvenir très net – drôle de hasard ! – d'avoir déjà fait ça pour ton père il y a longtemps. Je me suis rappelé qu'il est venu une fois avant de... me demander la même chose que toi... une bâche blanche. Eh ben dis donc ! Je crois bien que c'est la dernière fois qu'il est venu.

LE GARÇON. – Ici, ce n'est pas un endroit pour mourir.

LE PÈRE. – Il me faut une bâche bien costaude, bien dure, et grande. Et qui supporte l'humidité.

LE COMMERÇANT. – Tu vas le mettre dans le jardin ?

LE PÈRE. – Quoi ?

LE COMMERÇANT. – L'auvent. Tu vas te faire un auvent, non ? Tous les ans, je vends des tas de bâches comme ça dès que la chaleur arrive... Faut reconnaître qu'on a beaucoup de chance d'avoir un jardin.

LE PÈRE. – Oui. Je crois que oui. Je vais installer un auvent, peut-être.

LE COMMERÇANT. – Il l'a installé ?

LE GARÇON. – Je me souviens pas... C'est possible.

LE COMMERÇANT. – Le jardin, c'est ce que je préfère dans une maison. Un jardin à soi, c'est une promesse de bonheur, pas vrai ? L'idée de jardin, ce n'est pas qu'une question de végétation. Tu sais bien... une pelouse bien coupée, un petit arbre fruitier... et puis ton auvent, ta chaleur à l'ombre, une bière bien fraîche à la main, des dimanches après-midi, barbecue, réunions de famille... Tout ça va avec l'idée de jardin, c'est un symbole de réussite. On a transpiré et on en a fait des sacrifices pour pouvoir dire qu'on a un jardin. Chaque jardin est à tout le monde, en quelque sorte, même à ceux qui n'ont pas de jardin.

LE PÈRE. – Un symbole.

LE COMMERÇANT. – Exactement. On sait ça partout dans le monde, que le jardin, c'est un symbole. C'est comme ça qu'on le vit. Par exemple, regarde au Japon. Tu sais comment sont les jardins japonais, les traditionnels ? Je parie que tu sais pas.

LE PÈRE. – Je voulais seulement une bâche.

LE COMMERÇANT. – Écoute ça. Y a pas longtemps, j'ai vu un reportage sur le Japon, j'aime beaucoup les reportages, et j'ai vu celui-là sur le Japon qui m'a... bouleversé, je sais pas, leur culture à ces gens-là. C'est

très spirituel. Et ils expliquaient que l'authentique jardin japonais, le jardin traditionnel... Tu sais ce que c'est que la cérémonie du thé ?

LE PÈRE. – Non.

LE COMMERÇANT. – Bon, c'est pas grave, l'important c'est que pour eux, les pierres, c'est très important, presque plus que les plantes. Ça, c'est ce qui m'a le plus étonné, que les pierres, ça soit plus important que les plantes... En fait, ils font des archipels avec des pierres, comme si c'étaient des îles au milieu de la mer, et ça, ça symbolise le cosmos. C'est une idée très zen, tu vois. Tu sais ce que c'est que le zen ?

LE PÈRE. – Non.

LE COMMERÇANT. – Bon, c'est pas grave, le truc, c'est qu'ils représentent le cosmos dans leur jardin. Et ça, c'est quoi ? Je te le demande à toi, ça, c'est quoi ?

LE PÈRE. – Eh bien...

LE COMMERÇANT. – Un symbole.

LE PÈRE. – Un symbole.

LE COMMERÇANT. – Un symbole, exactement. Mais ce qu'il y a de plus fou pour nous, les Occidentaux, c'est... et c'est ça ce qu'y a de vraiment spirituel... Tu vas vouloir autre chose à part la bâche ?

LE PÈRE. – Non, rien d'autre.

LE COMMERÇANT. – T'as déjà les crochets ?

LE PÈRE. – Quels crochets ?

LE COMMERÇANT. – Les crochets pour l'auvent.

LE PÈRE. – Oui oui, j'en ai.

LE COMMERÇANT. – T'as quoi comme crochets ? Je te recommande ça si tu vas pas mettre des poteaux tout autour, si tu l'attaches au mur ou à une saillie, tu vois ? C'est plus facile à poser, tu mets la femelle de ce côté-là et voilà... comme ça. Je t'en mets quelques-uns ?

LE PÈRE. – Non, non. J'en ai déjà.

LE COMMERÇANT. – Eh bien, purée, ce qu'il y a de plus fou pour nous, les Occidentaux, c'est que l'emplacement des pierres... C'est pas n'importe quelles pierres, hein ? C'est un genre de pierres bien particulier, ils les déplacent en faisant bien attention à ce qu'elles cassent pas, qu'elles se rayent pas... Tout ça est très spirituel. Moi, j'adore tout ce qui est spirituel.

LE PÈRE. – Je peux te régler ?

LE COMMERÇANT. – Oui. Ils placent les pierres en fonction de ce qu'ils sentent que demande chaque pierre ! Tu comprends ? Ils cherchent pas la symétrie, ou à dessiner des formes... C'est la pierre qui commande, c'est la pierre qui décide quel endroit elle va occuper dans le cosmos... Qu'est-ce que tu dis de ça ?

LE PÈRE. – Oui, c'est bien.

LE COMMERÇANT. – Ça te fait pas réfléchir ? Parce que moi, je crois que le zen... je sais pas... qu'en fin de compte, c'est vrai. Qu'au fond... chacun est là où il veut être. Là où il décide d'être. Que chacun occupe la place qu'au fond il veut vraiment occuper dans le monde.

LE PÈRE. – Ah oui ?

LE COMMERÇANT. – Moi j'y crois. Oui.

LE PÈRE. – Eh bien, mon fils, il voulait être ici, et il a dû partir...

LE COMMERÇANT. – Ton fils...

LE PÈRE. – Oui. Et je t'assure que lui, il voulait être ici. Il adorait. Il adore le village. Mais il ne peut pas y être.

LE COMMERÇANT. – Bon, je sais pas. À vrai dire, je maîtrise pas non plus complètement le sujet, hein, du zen.

À vrai dire, je voulais pas entrer là-dedans, tu comprends bien...

LE PÈRE. – On dirait que le jardin aussi a son mot à dire sur les pierres. C'est possible, ça ? Qu'est-ce qu'il devient, le zen, dans ces cas-là ?

LE COMMERÇANT. – Tout à coup, il me regardait comme s'il voulait me faire sentir... je sais pas.

LE PÈRE. – L'Australie ?

LE GARÇON. – Moralement responsable ?